



ABONNEMENTS

LYON
Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS
Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER
SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois, ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.



La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur ; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer. Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 4.)

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

AVIS.

Nous prévenons tous les chercheurs de bonne foi, auxquels s'adressent d'une manière spéciale nos expériences de la table (1^{re} et 3^{me} mercredi de chaque mois, de 8 à 10 h. du soir), que nul ne pourra désormais y assister qu'autant qu'il sera pourvu d'une carte d'entrée.

Ces cartes ont pour but unique de nous éviter la foule tumultueuse des éternels non-satisfaits comme celle non moins pénible des satisfaits quand même. Elles sont délivrées, gratis bien entendu, aux bureaux du journal ; les réclamer huit jours avant les séances. E. EDoux.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(PREMIER ARTICLE.)

Tout n'est pas fait, quand nous avons retracé uniquement d'après nos adversaires des deux catégories, le récit des faits qui ont signalé l'apparition de notre doctrine et qui en sont la base indestructible ; il y a à insister et à faire voir le désarroi des savants et les explications risibles qu'ils ont donnée des phénomènes, lorsqu'ils étaient contraints de s'en préoccuper et de sortir, à leur égard, de leur dédain transcendant.

Tout, ils ont tout admis, même l'impossible, l'absurde plutôt que d'avouer leur croyance au monde invisible, seule explication vraie et naturelle ; mais de ce monde ils ont peur, ils n'en veulent à aucun prix, et ce sera un problème pour la postérité, de concevoir le motif de leur conduite inqualifiable, où la démence dispute le pas à l'entêtement, à l'obstination et à l'orgueil.

A notre époque, les progrès marchent à pas de géant et dans l'industrie et dans les sciences physiques : la vapeur, les chemins de fer, la télégraphie électrique, la photographie, l'aviation aérienne qui est maintenant préparée à éclore, l'analyse spectrale qui nous découvre la constitution physique des astres les plus éloignés ; l'astronomie cosmologique qui se perfectionne

chaque jour et ouvre à nos regards étonnés la partie matérielle du ciel, tant de merveilleuses machines inventées soit pour l'industrie, soit pour l'agriculture, ce sont là de précieuses conquêtes que nous n'essaierons pas d'amoindrir ; mais tout cela ne nous a-t-il pas fait perdre de vue le monde spirituel et nos destinées futures ? Enivré de lui-même et de son génie qui fait présager la transformation prodigieuse du globe terrestre sous le rapport physique, l'homme n'en était-il pas venu à oublier son âme et Dieu ? à n'avoir plus de regard que pour le luxe, le bien être matériel, et pour l'or comme résultat de ses travaux et moyen d'être heureux ici-bas, en satisfaisant toutes ses convoitises, et ses désirs même les moins légitimes ? La foi et la science de l'invisible menaçaient de s'engloutir, et comme c'est la vie réelle, tandis que les biens de la terre sont passagers et transitoires, notre séjour devait être secoué par un événement héroïque. C'est pourquoi Dieu a permis à la tourbe des Esprits vulgaires d'intervenir dès l'abord, comme avant garde à peine mêlée de quelques chefs supérieurs, se réservant plus tard d'être représenté par des mandataires plus dignes et par des messagers directs de sa volonté.

Quelles que soient la variété, la bigarrure étrange, l'infériorité assez générale des agents spirituels dont nous avons vu les faits et gestes avoués par nos détracteurs, une preuve immense en ressort : la perpétuité de l'Esprit, l'immortalité, l'existence d'Êtres spirituels indépendants de la matière, et au bout de ces constatations la grande figure méconnue et oubliée de l'ancien des jours, du père suprême, de Dieu en un mot, chef et directeur absolu de la république universelle des Esprits.

Pour nier ces conséquences, il faut avoir l'entendement oblitéré par l'amour propre et le mauvais vouloir ; il faut être aveugle ou insensé pour se contenter d'explications ridicules qui sont loin de couvrir tous les phénomènes, il faut avoir un parti pris d'éternelle cécité.

Un de nos grands savants matérialistes a dit, dans un moment d'expansion, de la danse des tables, de la typtologie et autres faits de plus en plus accentués : « C'est une bien lourde affaire qui nous tombe sur les bras, il sera malaisé de s'en débarrasser. » C'est bien là le type du savant orgueilleux et repu, qui ne veut pas voir, de peur que la vue ne trouble sa digestion, et qui, ayant vu, se bouche les yeux de peur d'être contraint à un aveu qui dérangerait ses opinions préconçues.

Nous allons les terrasser et les accabler par l'infinité de leurs

systèmes discutés point à point, et par l'irrésistible logique des faits. Nous ne nous servirons, dans cette réfutation, que de leurs propres écrits et des adversaires de l'autre camp; nous n'emprunterons pas un mot, pas une ligne aux écrivains de notre doctrine.

Nous avons donné la liste des ouvrages où nous puiserons, nous y renvoyons nos lecteurs. Cette réfutation, entièrement faite par nos détracteurs de toutes les catégories, n'en aura que plus de mérite et plus de solidité. Une autre raison qui a nécessité l'invasion des Esprits dans notre monde actuel est tirée de l'ignorance fanatique où croupissait l'humanité sur la nature de ces agents. Il fallait non-seulement réduire à merci les matérialistes, mais encore les démonophobes et les superstitieux.

Les premiers peuples n'avaient aucune notion du progrès, ils avaient de plus l'intuition ou la preuve de l'existence des Esprits, quelques-uns pervers et méchants; ils s'imaginèrent qu'ils devaient rester éternellement dans cet état et qu'ils n'étaient pas améliorables: d'autres bienveillants et bons. Ils nommèrent les premiers, démons, cacodémons; les seconds, anges (qui veut dire messenger) ou bien agathodémons, eudémons. Ce n'est que dans le christianisme que l'expression démon (littéralement en grec *heureux*), fut prise uniquement en mauvaise part. Privé aussi de l'idée de progrès, le christianisme supposa l'éternité du mal chez les démons, et pour les anges l'éternité du bien, et non pas la perfectibilité sans fin. C'était tomber dans le manichéisme qui ne fut repoussé par la doctrine chrétienne qu'en théorie et admis en pratique dans la foi. En effet, de deux choses l'une: en soumettant les Esprits purs, ses créatures, à une épreuve que plusieurs ne devaient pas surmonter et qui devait en faire déchoir un grand nombre, Dieu savait qu'il en serait ainsi, ou il ne le savait pas. S'il ne le savait pas, il n'était donc pas omniscient. Voilà donc Dieu amoindri par la perte d'un de ses attributs. S'il le savait, il est donc méchant, et nous voilà retombés dans le manichéisme, bien inférieur à celui des Mânes qui attribuait la création des méchants au principe du mal, tandis que le christianisme la ferait ainsi remonter à Dieu lui-même. Ensuite supposer que Dieu ait créé d'emblée des Esprits purs, c'est le constituer en fantaisiste et en capricieux, puisque rien dans ces Etres ne pouvait leur mériter avant leur réalisation la concession d'un semblable privilège, qui doit être conquis et mérité par nos labeurs successifs et par les épreuves victorieusement surmontées de nos vies progressives. C'était ensuite briser l'unité d'espèce et la parenté universelle des monades créées. Il y avait à cette théorie, outre la méchanceté et le caprice attribués à Dieu, un autre inconvénient grave. Toute stabilité était enlevée aux efforts et aux récompenses des élus parvenus dans le chœur céleste des anges et des archanges, car puisque dans le passé l'Esprit pur et le plus rapproché de Dieu avait pu déchoir, pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'avenir? Cette crainte de déchéance possible dans les sociétés du ciel, s'attachait du même coup et aux anges restés une première fois fidèles et aux bienheureux eux-mêmes à plus forte raison. La croyance aux démons a été fatale à l'enfance de l'humanité, elle a produit l'enfer dans la vie future, l'intolérance et l'inquisition dans celle-ci. Cependant comme l'humanité de notre planète était très-inférieure et sur un des plus bas mondes d'*Abred*, le Christ n'a pas dû attaquer les superstitions de la foule à cet égard; il s'est conformé, tout en gémissant, aux opinions reçues (nous avons mis ces points en pleine lumière, dans notre

Théologie du Spiritisme à laquelle nous renvoyons).

Il était temps que les hommes fussent ramenés à de plus saines idées sur le Créateur, car il faut convenir que les idées vulgaires éloignaient peu à peu les cœurs de la religion et les plongeaient dans le matérialisme; or, ce n'eût été rien faire que de combattre ce dernier, si l'on n'eût détruit en outre la répulsion qu'inspirait un retour à Dieu et à l'immortalité. Ces deux buts se trouvaient donc compris dans les nécessités du mouvement actuel; et l'invasion générale des Esprits, en appelant l'attention sur leur nature, devait faciliter aussi la réussite de la seconde partie du plan divin. En voyant, d'une part, tant de naïveté, tant d'ignorance, tant de vulgarité dans la majorité des communications, on serait conduit à reconnaître que l'on n'avait affaire ni à des démons, ni à des anges, mais bien aux âmes très-peu avancées de la plupart des défunts; et, d'un autre côté, les supérieurs d'entre eux confirmeraient pleinement par la logique et les raisonnements, que les démons, tels que le fanatisme et la superstition les entend, n'existent pas. Plus tard, quand nous serons avancés, Dieu pourra nous envoyer des maîtres plus élevés, qui nous conduiront plus loin. Ceux que nous avons suffissent pour le moment à leur tâche.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN (Suite. — Voir le dernier numéro).

Nous passerons sous silence et la captivité de Julien en compagnie de son frère Gallus, et la révolte de celui-ci et sa mort par ordre de Constance, et les accusations qui planèrent sur la complicité de Julien. Il n'échappa au sort de son frère pour lequel il s'était courageusement compromis, que par l'intérêt qu'il sut inspirer à l'impératrice Eusébie qui partageait avec les eunuques le commandement sur l'esprit ombrageux et faible de Constance. Julien fut envoyé à Athènes.

Eusébie ne s'en tint pas là et obtint pour Julien, son protégé, le titre de César et le généralat dans les Gaules où le futur empereur s'illustra en combattant les barbares envahisseurs; c'est à ce moment que nous allons reprendre l'histoire de notre héros.

Donc Eusébie poursuivait ses menées auprès de Constance. Décidée à faire de son ami un chef guerrier, elle obtenait pour lui le commandement des Gaules et le titre de César. Athènes vit donc arriver un jour les eunuques de l'impératrice, qui, allant à la cellule de Julien, le traitèrent de maître et de roi, et bientôt l'emmenèrent en grand cortège par la route d'Italie. Julien fut d'abord fort touché des attentions d'Eusébie; mais quand il vit qu'on le destinait à la pourpre, il sentit combien pouvaient être lourdes les prévenances de la plus aimable des femmes. Il comprit tout aussitôt qu'il n'était pour Constance qu'une poupée chargée de promener en Gaule les insignes impériaux, qu'il n'aurait aucune puissance réelle, que tous les revers, toutes les fausses mesures lui seraient attribués, et que tous ses succès administratifs et guerriers ne serviraient qu'à pousser les créatures des chambellans, dont on allait l'entourer. Le soir même du jour où il arriva à Milan, il écrivait à l'impératrice une lettre où il la suppliait de lui obtenir la permission de retourner à Athènes, d'éloigner de lui ces dignités qui lui étaient odieuses. Mais il avait beau s'ingénier, il ne trouvait pas de termes convenables; il craignait toujours qu'ils ne fussent mal interprétés. En même temps, dans la solitude et le silence de cette nuit, il se rappela le métal brillant où il s'était vu officiant dans le temple

de Diane Ephésienne, en costume de grand pontife. Il ne pouvait croire cette promesse vaine; l'ambition s'éveilla en lui. Il pensa que les dieux, qui voulaient par lui rétablir leur culte, avaient choisi la main de ses ennemis pour préparer leurs voies; il les consulta par opération théurgique, et il sut en effet que les dieux lui ordonnaient d'accepter le titre de César et celui de commandant dans les Gaules, qu'il délivra des barbares par des victoires signalées.

Les Gaulois eurent foi en ce défenseur tardif que l'empereur leur envoyait. Ils oublièrent quelle indigne main le leur présentait pour se souvenir que Julien était le petit-fils de Constance Chlore, pour remarquer que la même bonté et la même fermeté brillaient sur son visage.

Au milieu des vœux et des acclamations populaires, une vieille femme aveugle s'écria : « Voilà celui qui rétablira le temple des dieux. » Ce cri fut entendu par Julien au-dessus de tous les autres; il se crut aux temps homériques. Minerve, sans doute, avait pris la figure de cette vieille! Ce salut que les dieux lui jetaient, le jour où il mettait le pied sur le sol Gaulois, lui remit en mémoire toutes leurs anciennes promesses, lui donna la patience de supporter tous les dégoûts dont il allait être abreuvé et la certitude de réussir dans une entreprise qu'il avait jugée jusqu'alors au-dessus de ses forces. (Nous ne raconterons pas ici la série nombreuse de ses exploits guerriers.)

Pendant que Julien séjournait à Lutèce, fier du succès complet de ses armes et de son administration, renvoyant, aux applaudissements des naïfs Gaulois du nord, des histrions venus d'Italie; pendant qu'il reprenait ses études théurgiques et sa correspondance avec Maxime et le pontife d'Eleusis, Constance décidait sa perte. La suite a prouvé que Constance avait raison de le croire dangereux, et que César, malgré la ferme intention où il était d'obéir jusqu'au bout, était, avec son armée victorieuse, la ruine exercée de l'Empire; avec l'amour des Gaulois, avec l'ironie des impôts diminués, le rival d'Auguste, dont il n'avait été d'abord que l'effigie. Il envoya en Gaule le tribun des notaires, Décence, avec mission de tirer de Parmée de Julien, tous les auxiliaires, Hérules, Bataves, Pétulants et Celtes, et trois cents hommes d'élite choisis dans toutes les légions, et de les diriger vers l'Orient en diligence, afin qu'ils pussent au printemps entrer en ligne contre les Perses. Julien se soumit d'abord, mais il ne put ni dissimuler ni se taire quand il sut qu'on voulait employer la contrainte envers les soldats d'outre-Rhin, qui avaient stipulé dans leur engagement qu'on ne les ferait jamais servir au-delà des Alpes. Il disait que manquer à sa promesse, c'était se fermer le recrutement parmi les barbares. Décence le laissa dire et se mit à exécuter strictement les ordres d'Auguste. A l'entrée des troupes dans les faubourgs, Julien alla au-devant, suivant la coutume. Ce prince, craignant une révolte des soldats, adressa la parole à tous ceux qui lui étaient connus, les loua individuellement de leurs bons services, et les engagea à se féliciter de rejoindre Auguste : « Là, disait-il, la générosité ainsi que la puissance étaient illimitées; là, les attendaient enfin des récompenses dignes d'eux. » Pour leur faire honneur, il réunissait les chefs dans un diner d'adieu, les invitant à lui adresser en toute liberté leurs demandes. La bienveillance de son accueil augmentait l'amertume de leurs regrets, et l'on rentra dans les quartiers ne sachant ce qu'on devait déplorer le plus, de la nécessité de quitter un tel chef, ou de celle de s'expatrier. Vers le milieu de la nuit, les esprits s'échauffèrent, le chagrin se tourna en désespoir et bientôt en révolte. On courut aux armes, on se porta en grande rumeur vers les Thermes, et d'effroyables clameurs proclamèrent Julien Auguste; mille cris réclamaient sa présence. Julien, profitant de l'obscurité pour échapper aux mains de ses officiers, errait sur les bords de la Seine dans la plus grande incertitude, examinant quel parti il lui convenait de prendre.

Tandis qu'il méditait ainsi, marchant à grands pas et entendant au loin les clameurs des soldats, il vit se lever au milieu des brouillards du matin, la figure merveilleuse d'un homme ailé, qui lui dit : « Depuis longtemps, Julien, je reste invisible

sur ton seuil, m'efforçant de te mener à la dignité suprême; déjà plusieurs fois je me suis éloigné, frappé de ton indifférence; mais cette fois, si tu n'obéis pas à cette foule qui t'appelle, je ne reviendrai plus. » — Julien, frappé de crainte, retourna vers les soldats, mais l'apparition n'avait pas vaincu ses scrupules, et il ne parut au milieu des troupes que pour les dissuader de leur projet. De toutes parts, à ces mots, des clameurs éclatent avec une force nouvelle; les reproches et les injures commencent à s'y mêler. César se vit enfin forcé de souscrire à leur exigence. Élevé sur le bouclier d'un fantassin, il fut salué Auguste tout d'une voix.

(La suite au prochain numéro.)

JEANNE D'ARC.

Aujourd'hui que le nom de Jeanne d'Arc est proclamé par toute la France; que la presse, grande et petite, demande le rachat de la tour où cette héroïne fut emprisonnée, et propose d'en faire un monument national et un lieu de pèlerinage, il n'est pas inutile de dire que cette femme célèbre a été toute sa vie ce que l'on appelle une *Spirite*; il n'est pas sans intérêt de rappeler que la France a dû son salut à la croyance aux Esprits.

Si nous nous reportons par la pensée au règne de Charles VII, nous trouvons la France épuisée par de nombreuses guerres, déchirée par les discordes civiles et à deux doigts de sa perte.

La royauté, tombée des mains d'un insensé dans celles d'un roi impur, livré aux plaisirs et à la débauche, n'était plus capable de relever la nation d'une ruine inévitable. Le sceptre des Charlemagne et des Philippe-Auguste était tombé dans des mains indignes, la tête de la nation était presque déjà morte.

Au moins le cœur battait-il encore? Le peuple avait-il ce patriotisme qui a rendu la France si forte et qui a sauvé tant de fois notre belle patrie? Le peuple ne savait et ne pouvait que souffrir! L'état de misère et de décrépitude dans lequel étaient plongées les populations des villes et surtout celle des campagnes était affreux. On voyait marcher çà et là dans les champs, des squelettes ambulants, des paysans accablés sous le poids des impôts, des dîmes, des corvées, épuisés par les tyrannies et les vexations d'une armée ennemie et en butte aux cruautés d'une soldatesque dévergondée.

Quant à la noblesse, elle avait perdu tout son prestige par des défaites successives à Crécy, à Poitiers, à Azincourt. Le temps de la chevalerie commençait à se passer, et la noblesse ne se distinguera bientôt plus que par des aventures de boudoirs et de galanterie.

Restait le clergé qui avait alors un pouvoir immense, une autorité sans borne sur les âmes, et qui régnait véritablement en souverain. Mais au lieu d'employer sa puissance à relever l'âme de la nation et à élever les cœurs vers Dieu, il s'efforçait, au contraire, de les éloigner du ciel et de les abaisser vers la terre, en favorisant les superstitions et les préjugés, en proclamant le culte de l'habit et en faisant de l'Eglise une salle de spectacle, où la Divinité disparaissait sous les décors sensuels et sous l'appareil théâtral.

Qui donc au milieu de la désolation ou de la corruption générale allait délivrer la France? Qui donc allait arracher la nation aux mains rapaces des anglais? C'en est fait de notre belle patrie, elle est envahie par des armées victorieuses, le roi de France n'est plus que le roi de Bourges, la nationalité française a péri pour jamais..... Cependant Dieu avait décidé qu'il en serait autrement; il réservait un sauveur à la France, et le grand capitaine qui allait accomplir de tels prodiges n'était ni un Hercule, ni un César, ni un Alexandre....., ce devait être une pauvre fille de vingt ans, une pauvre illuminée qui voyait des Esprits et conversait avec eux!

Eh quoi, sceptiques et incrédules, vous ne riez pas? vous ne

plaisantez pas sur cette *toquade*? Où sont donc toutes ces plaisanteries si fines et si mordantes, où sont vos spirituelles railleries? Vous vous taisez.... Ah! je comprends votre silence. Devant un dévouement aussi sublime, le rire serait stupide. Et vous n'oseriez profaner un nom qui a excité l'admiration de l'humanité tout entière, un nom que tout français ne doit prononcer qu'avec respect. Cependant pour être logiques, vous devriez aussi appeler Jeanne d'Arc une *folle*, une *toquée*; mais nous vous répondrions alors avec un grand historien, que ce sont ces sublimes folies qui sauvent le monde.

Ce sera donc l'éternel honneur du spiritisme d'avoir suscité, dans les calamités et dans les moments critiques où les nations sont près de leur ruine, de ces grandes âmes qui, dédaignant les railleries du vulgaire, s'élevant au-dessus des préjugés, osent affirmer sans trembler leurs croyances, et accomplissent leur mission au prix des plus cruels tourments. Jeanne d'Arc fut un de ces êtres à qui Dieu confie, quand il en est besoin, de grandes missions. Fille de pauvres paysans du petit village de Domremy, elle entendit plusieurs fois des voix inconnues l'engager à délivrer la France; elle vit même un jour un être inconnu dont elle reconnut la voix. « Je le vis de mes yeux, dit-elle plus tard à ses juges, aussi bien que je vous vois. » Ce personnage mystérieux lui dit qu'il était saint Michel, ce dont « elle fit d'abord grand doute. » Mais lorsqu'il lui fut apparu plusieurs fois, elle reconnut dans ses paroles le langage des Esprits supérieurs.

Voilà la meilleure réponse à faire à ceux qui prétendent que les spirites ne peuvent savoir s'ils sont en communication avec les bons ou les mauvais Esprits. Quand un Esprit se communique à vous, examinez attentivement ses paroles, ne le recevez qu'avec une grande prudence; s'il y a doute, demandez les conseils de vos guides, et vous ne serez jamais trompés.

Imitez Jeanne d'Arc; comme elle, doutez d'abord; mais si vous trouvez la vérité, ne la rejetez pas obstinément, ce serait de la folie. C'est donc aux paroles et aux actes que nous reconnaissons les Esprits. Le Maître, d'ailleurs, l'a dit dans son Evangile: « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez, un bon arbre ne peut pas de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons. » De même un mauvais Esprit ne peut conseiller la charité, les bonnes œuvres, la prière, pas plus qu'un bon Esprit n'enseignera la vengeance, la haine, le crime ou le vice. A ceux donc qui nient la possibilité de reconnaître la nature de l'Esprit évoqué, je réponds en leur donnant un critérium sûr et certain: vous les reconnaîtrez à leurs fruits « *fructibus eorum cognoscetis eos.* »

Cependant les apparitions se multiplièrent, et les Esprits sainte Catherine et sainte Marguerite vinrent aussi visiter Jeanne et lui donner des conseils. D'abord, à la vue de ces apparitions, cette pauvre jeune fille fut saisie de frayeur; mais bientôt elle fut consolée par les douces paroles de ces voix, elle aspire alors à les entendre, c'est avec amour qu'elle recherche leurs entretiens. Les mêmes effets se produisent aujourd'hui. A la seule pensée de communiquer avec les Esprits, beaucoup de personnes s'effrayent: l'imagination leur remet en mémoire des contes d'enfant, de lugubres histoires de revenants, que des gens intéressés se sont plu à exagérer. On tremble avant de franchir le seuil du monde invisible, il semble que l'on va tomber dans un abîme. Une curiosité légitime et naturelle vous pousse vers la vérité, les préjugés et les mauvais instincts vous retiennent; beaucoup de personnes n'ont pas le courage de marcher en avant, et s'arrêtent en chemin. Elles veulent bien avouer qu'il y a là quelque chose de vrai, mais elles n'ont pas le temps, ou elles craignent de s'égarer dans ces recherches. Puis se prélassant de leur ignorance, elles restent à l'écart, tourmentées par deux sentiments contraires, le désir de connaître ce qu'elles savent être la vérité, et la crainte de rencontrer des fantômes et des monstres imaginaires.

Ceux, au contraire, qui ont assez de courage et assez de bon sens pour chercher sans crainte la vérité, quand une fois ils en connaissent le chemin, ceux-là sont bientôt récompensés de

leurs peines. Ils ont d'abord des doutes, des hésitations, des craintes à surmonter; mais aussi quelle joie, quel bonheur quand ils reçoivent de ces consolations spirituelles; qu'ils sont heureux quand ils se savent entourés, protégés par des Esprits amis, quand ils savent qu'ils peuvent à chaque instant leur demander des conseils. Ils sont heureux parce qu'ils ont des preuves évidentes et visibles de la vie future; pour eux plus de doute, plus de scepticisme, plus de ces déchirements de l'âme. Tout ce monde inconnu et terrible, devient pour eux clair, simple, naturel. Ils connaissent le but de cette vie, ses résultats, et l'existence postérieure qui les attend. Dites-moi, en faut-il davantage pour goûter sur cette terre le vrai bonheur, et pour supporter avec calme et résignation les épreuves qu'il plaît à Dieu de nous envoyer?

Guidée par les conseils des Esprits et soutenue par eux, Jeanne accomplit des prodiges que tout le monde connaît. Elle triomphe des résistances du roi, des railleries des courtisans, de la haine du clergé qui la regardait comme une envoyée de Satan, et délivre la France. Mais avant d'aller jouir de la récompense réservée à sa fermeté et à son dévouement, elle devait, elle aussi, connaître le chemin du calvaire, elle devait tomber entre les mains des véritables suppôts de l'enfer. Des bourreaux mitrés devaient saisir cette frêle et pauvre jeune fille, l'enfermer dans une cage de fer, la jeter ensuite en prison, lui faire subir toutes sortes de tortures physiques et morales, et enfin la traîner à un bûcher et la brûler, au nom de la charité chrétienne, comme une sorcière et une excommuniée! Le cœur saigne au récit de ce martyr, à la vue de cette cruauté barbare des bourreaux et de la sérénité, de la simplicité touchante de cette jeune vierge. Ce qu'il y a de plus admirable dans la vie de Jeanne Darc, c'est cette longue série d'interrogatoires où l'innocence, la foi profonde et simple réfutent d'une parole, d'un mot, toutes les subtilités de la dialectique tous les arguments de la scolastique! Quel sublime spectacle que celui de cette pauvre jeune fille en présence d'un Tribunal composé de l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, de cinq autres évêques français, d'un évêque d'Angleterre, du frère Martin, vicaire général de l'Inquisition, et d'un grand nombre de docteurs de l'Université, tous acharnés à sa perte, s'efforçant par leurs questions insidieuses, par d'infâmes fourberies, d'amener cette pauvre jeune fille, simple et ignorante, dans une contradiction, et ne pouvant réussir à la faire tomber dans un piège. Elle répond à toutes les questions les plus délicates, sur le dogme, sur les doctrines de l'église, et les confond tous par la profondeur et la simplicité de ses réponses. Enfin les juges lassés, épuisés, sont contraints de lâcher leur proie, et pour pouvoir la ressaisir ils emploient un moyen infâme. Pendant la nuit, on change les habits de femme de Jeanne, contre des habits d'homme. Et le lendemain, les juges arrivent joyeux l'accuser d'avoir changé ses habits contre leur défense, et d'avoir ainsi blessé la morale. Grâce à cette ruse diabolique, ces monstres acharnés à la perte de leur victime, la condamnèrent à être brûlée. Le supplice eut lieu le 31 mai 1431, sur la place de Rouen. Le peuple qui assistait à ce lugubre spectacle ne put retenir ses larmes, tous les assistants fondaient en larmes; les flammes du bûcher n'avaient pas encore entièrement dévoré l'héroïque martyre, que déjà le peuple la proclamait sainte. Ce jugement ne fut pas ratifié par l'église, qui avait sa mort sur la conscience, mais la conscience publique a protesté en prenant sous sa protection celle qui avait sauvé si courageusement la France.

Quand les flammes furent éteintes, le cardinal Winchester fit jeter les cendres de Jeanne dans la Seine, de peur que le peuple n'en fit des reliques.

V. NARJOT.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.